

# L'art de vivre

Clédat & Petitpierre



## REVUE DE PRESSE

**Production**

**TWENTYTWENTY**

[www.cledatpetitpierre.com](http://www.cledatpetitpierre.com)

**Contact : Les Indépendances**

**Clémence Huckel** (développement, diffusion) - [clemence@lesindependances.com](mailto:clemence@lesindependances.com)

**Iris Cottu** (administration, production) - [iris@lesindependances.com](mailto:iris@lesindependances.com)

01 43 38 23 71

TWENTYTWENTY – Association Loi 1901 – 8 rue du Vau Saint-Germain, 35000 Rennes

# Le Monde

## A Brest, la danse prend ses quartiers avec le festival DañsFabrik

Par Rosita Boisseau (Brest [Finistère], envoyée spéciale)

Pour cette édition 2026, le vaste bâtiment du Quartz s'est mué en lieu de rencontres, de spectacles et d'ateliers ouverts au public.

Une journée entière au théâtre. Le rêve d'une salle de spectacle à habiter, où l'on se sent vite comme chez soi, est le cœur battant du festival DañsFabrik (du 3 au 7 mars), au Quartz - Scène nationale de Brest (Finistère). De 10 heures à 23 h 30, le public peut camper dans les différents espaces de ce lieu immense et profiter d'ateliers et de pièces chorégraphiques aussi solides et variées que le menu du bistro local.

« J'aime l'idée que la manifestation soit un carrefour et que les artistes, les techniciens, les spectateurs, les programmeurs puissent se rencontrer et prendre le temps de discuter, insiste Anne Tanguy, directrice du Quartz depuis 2024. Il ne s'agit pas seulement d'afficher des spectacles, mais d'un festival à vivre. »

Et ça vit drôlement bien ! Jeudi 5 mars, une centaine de danseurs amateurs se secouent pour se réveiller avec le *training* gratuit de la chorégraphe britannico-américaine Ruth Childs, qui parie sur « un plaisir ludique mais rigoureux ». Plus intime, pour un groupe d'une quinzaine de personnes allongées dans des transats, une sieste-lecture est proposée après le déjeuner autour de textes du performeur brésilien Volmir Cordeiro, qui fait la fermeture du théâtre avec son solo *Outrar*.

### Le choix de la douceur

Ici et là, les flux des participants varient et se croisent d'un bord à l'autre, et de haut en bas, de cette maison paquebot de 21 000 mètres carrés qu'est le Quartz. « On a de quoi faire avec notre dizaine de salles de toutes les surfaces !, s'exclame Anne Tanguy. Cela permet d'accueillir des grosses productions et des petits formats. » L'édition 2026 annonce 13 spectacles, dont quatre créations qui filent en tournée dans la foulée.

Le choix de la douceur enveloppe *Superpouvoir. Que peut la danse ?*, imaginée et interprétée par la chorégraphe Julie Nioche et la chercheuse Isabelle Ginot. Les deux femmes, en pantalon noir et chemisier blanc, formalisent ici un dialogue de vingt-cinq ans mené sur tous les fronts possibles : les écoles, les Ehpad, les universités, les théâtres... Au milieu d'un dispositif d'estrades entre lesquelles elles circulent, elles livrent comme en s'amusant un manifeste plein de charme sur leur foi dans la danse. Pour émanciper, trouver sa place, faire du bien, s'éclater, transpirer, bref, un outil aussi nécessaire qu'indispensable à tout un chacun.

Ce mode « conversation », très composé sous son air désinvolte, est également celui de *Dogs (Nouvelles du parc humain)*, de Michel Schweizer. Avec cinq jeunes danseurs, le metteur en scène, observateur aigu des mouvements de société depuis le milieu des années 1990, actionne un jeu participatif subtilement orchestré. A partir des données analysées par l'intelligence artificielle des contenus de leurs téléphones portables, que deux d'entre eux ont refusé de donner pour « mettre leur âme à l'abri », il pilote, l'air de rien et non sans doigté, le dévoilement du quintette au gré des questions des spectateurs. « Qu'est-ce qui vous fait rire à tous les coups ? Quel est votre plus grand défi ? Qu'avez-vous déjà raté ? Que vous reprochez-vous ce soir ? »

De l'une à l'autre, les réponses volent, les échanges se télescopent parfois en dansant, croquant à traits hachés un portrait instable de ces jeunes artistes déterminés et fragiles. Auditions ratées, nomadisme, solitude... Leur sincérité, saupoudrée de l'ironie poivre et sel de ce « facilitateur » hors pair qu'est Schweizer, conserve cette spontanéité apparente devenue la signature du chorégraphe. Il sait comme nul

autre donner l'illusion d'un direct à chaud qui s'invente sous nos yeux, alors que tout est déjà (presque) en boîte. Il valorise aussi avec bienveillance leur singularité, leur laissant la bride longue pour mieux savourer le bonheur du plateau.



« L'Art de vivre », de Clédât & Petitpierre, au Théâtre, Scène nationale de Mâcon, le 21 novembre 2025. YVAN CLÉDAT

Très textuelle également, la nouvelle pièce consacrée au peintre René Magritte (1898-1967) des [plasticiens et performeurs Clédât & Petitpierre](#). Intitulée *L'Art de vivre*, cette délicieuse et bizarre aventure, représentative de la capacité des deux artistes à mettre en scène la vulnérabilité, s'appuie sur le talent facétieux et surréaliste des acteurs Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil. Plus que parfaits en faux jumeaux branchés sur la même prise, ils évoluent dans un décor en faux bois, avec du plancher qui craque comme un vieux chalet.

## La pipe de Magritte

Rien de bûcheron pourtant dans cette fable existentielle délicate qui tient sur un fil. Pendant que la pipe de Magritte fume et que son chapeau melon plane, nos duettistes questionnent le sens de la vie, qui n'a pas l'air clair pour l'un mais semble curieusement évident selon l'autre. Sur des musiques de western, ils profitent du moindre rayon de soleil pour marcher sur un petit nuage qu'aucune intempérie ne vient perturber. Et lorsqu'ils enfilent d'énormes gants à quatre doigts, c'est tout naturellement qu'ils se retrouvent à pister les faunes sur les traces de Nijinski (1889-1950).

*L'Art de vivre*, donc, d'être heureux, un peu baba, complètement béat. Et de rire, et de fondre, au point qu'on ne veut plus lâcher cette paire de compères si miraculeusement assortis qui fait passer la philosophie en leçon de tendresse.

***Superpouvoir. Que peut la danse ?***, de Julie Nioche et Isabelle Ginot. Les 25 et 26 mars à Grenoble, le 2 juin à Paris.

*L'Art de vivre*, de Clédât & Petitpierre. Les 28 et 29 avril à Mâcon, les 11 et 12 mai à Montreuil (Seine-Saint-Denis).



## À Brest, DañsFabrik célèbre la danse dans tous ses états (extrait)

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore  
6 mars 2026

Du 3 au 7 mars, sur les plateaux comme dans les foyers, la danse circule entre créations, performances et transmissions. Treize propositions, dont six coproductions et quatre premières locales, composent une édition anniversaire où des artistes d'ici et d'ailleurs explorent le mouvement sous toutes ses formes.

Né il y a plus de vingt ans sous le nom d'Antipodes avant de devenir DañsFabrik en 2016, le festival s'est imposé comme un rendez-vous important de la danse contemporaine dans le Finistère. Pendant une courte semaine, la ville devient un terrain d'expérimentation où se croisent artistes émergents et figures reconnues. Porteur du projet, Le Quartz – rouvert l'an passé après plusieurs années de rénovation – accueille avec fierté cette programmation anniversaire, où la danse dialogue avec la performance, la musique et le texte.

### *Héritages en mouvement*

La transmission traverse l'ensemble du festival. La présence de la figure majeure de la danse post-moderne **Lucinda Childs** en témoigne, prolongée par celle de sa nièce **Ruth Childs**. L'artiste anglo-américaine revisite trois solos mythiques créés dans les années 1960 au Judson Dance Theater de New York – *Pastime*, *Carnation* et *Museum Piece* – redonnant vie à ces pièces historiques, dont deux n'avaient jamais été présentées hors des États-Unis.

La mémoire irrigue également *Histoire(s) Décoloniale(s)* #Autoportrait de **Betty Tchomanga**. Pensée comme une série de portraits chorégraphiques, l'œuvre aborde l'histoire coloniale à travers des trajectoires singulières. Dans cet épisode, la chorégraphe revient sur son nom de famille, ses lignées et les silences qui entourent ses origines camerounaises et françaises. Dans un autre registre, le soir venu, *NÔT* de **Marlène Monteiro Freitas**, créée dans la cour du Palais des Papes, en ouverture du Festival d'Avignon l'été dernier, apparaît dans une version resserrée. Et **Michel Schweizer** explore dans *Dogs* la quête de sens de la nouvelle génération d'artistes.

### *Une danse ouverte sur le monde*

La programmation imaginée par **Anne Conti**, directrice du lieu, fait la part belle aux voix féminines. D'Ola **Maciejewska** à **Marcela Santander Corvalán**, en passant par **Vânia Vaneau**, **Julia Nioche** et **Isabelle Ginot**, les œuvres font dialoguer récits intimes et questions politiques. Le vivant y affleure également. Dans *Agwuas*, l'eau devient mémoire en mouvement, tandis que *Heliosfera*, de l'artiste brésilienne formée à P.A.R.T.S, explore la lumière comme matière sensorielle et cosmique. Mais le festival se vit aussi hors des plateaux. Dans le foyer du Quartz, l'effervescence est permanente : trainings ouverts menés par les artistes invités, siestes, pratiques somatiques ou lectures avec *Book on the Move*. Autant de moments pour prolonger l'expérience et inviter le public à expérimenter lui aussi le mouvement.

## *L'ombre de Magritte*



*L'Art de vivre* de Clédat & Petitpierre ©Yvan Clédat

À la Maison du Théâtre, à deux pas du Quartz, **Clédat & Petitpierre** entraînent le public, avec *L'art de vivre*, dans une dérive surréaliste inspirée de l'univers de **René Magritte**, dont l'imaginaire dialogue avec leur propre esthétique. Sur scène surgissent quelques objets familiers – une pipe, une pomme, des chapeaux melon – motifs flottants qui convoquent aussitôt l'ombre du peintre belge.

Le plateau s'organise autour d'une estrade qui reproduit l'essence du bois, où veines et nœuds composent un paysage organique. Les costumes, dans les mêmes tonalités, semblent s'y fondre. Dans cet environnement mental évolue un duo détonant. **Guillaume Drouadaine**, comédien de la troupe Catalyse aperçu dans *Péplum Médiéval* d'Olivier Martin-Salvan, donne la réplique à l'impayable pince-sans-rire **Fabien Coquil**, découvert dans *Tous les poètes habitent Valparaiso* de Carine Corajoud.

Côte à côte, les deux interprètes avancent avec une gaucherie tendre qui rappelle un Laurel et Hardy d'aujourd'hui. Ils s'observent, se répondent, se cherchent. Les mots, rares, apparaissent comme suspendus; L'un interroge l'autre sur de minuscules détails du quotidien. La réponse arrive toujours avec un délicieux pas de côté. « *Ben c'est ça, c'est bien.* » puis quand aucun mot ne vient, ce sont les corps, loin de tout standard, de toute norme qui prennent le relais.

Au fil de cette performance loufoque, imprévisible autant qu'absurde, les objets apparaissent, disparaissent, changent de fonction. Le temps se dilate, l'attention se déplace vers d'infimes détails qui contiennent à eux seuls des mondes entiers d'histoires et d'anecdotes. À mesure que les tableaux se succèdent, les deux interprètes semblent se transformer en deux Pinocchio contemporains en quête de simplicité dans un monde depuis longtemps trop complexe avec une naïveté désarmante. Entre fantaisie et légère mélancolie, la pièce ouvre une parenthèse douce et bienveillante qui, le temps du spectacle, éloigne discrètement la morosité du monde.

(...)

« L'art de vivre » de Clédat & Petitpierre – DañsFabrik Festival de Brest

Jean-Frédéric Saumont

Vu le 3 mars 2026 à la Maison du Théâtre de Brest, Festival DañsFabrik.

*Festival de création faisant la part belle aux formes hybrides et performatives, l'édition 2026 de DañsFabrik a présenté la toute nouvelle pièce de Clédat & Petitpierre L'Art de vivre, une plongée onirique et burlesque dans l'univers surréaliste du peintre René Magritte incarné par deux interprètes aussi remarquables que dissemblables, Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil.*



Yvan Clédat et Coco Petitpierre occupent une place à part dans le monde du spectacle vivant. Scénographe et costumière, ces artistes plasticiens collaborent depuis plus de trente ans en totale osmose pour créer des objets théâtraux et chorégraphiques que l'on ne saurait classer dans aucun des registres habituels. Chaque spectacle se construit sur un univers singulier, un décor habité d'objets étranges et de costumes décalés, comme une invitation à se déconnecter du réel pour s'immerger dans un monde parallèle. Ils peuvent aussi bien se produire dans des théâtres que dans des espaces publics, investir des galeries d'art, construire des sculptures immersives. Ils ont travaillé avec des artistes et des danseurs aussi divers que Raphaëlle Delaunay, Olivia Grandville, Ruth Childs ou encore Soa Ratsifandrihana.

Avec *L'Art de vivre*, leur dernier opus, ils s'aventurent sur un autre terrain où ils tordent une fois de plus le cou au réel pour nous emmener dans une fable chaleureuse et bienveillante. Le spectacle réjouit l'œil avant même qu'il débute : un vaste plancher rectangulaire découpé dans un bois chaleureux, un large banc en fond de scène que l'on dirait taillé dans le même bois, des objets improbables dont on ne saurait définir la fonction

comme cette bougie démesurée en forme de serpent ou une pipe géante dont on comprendra l'usage un peu plus tard. Cet espace sublimé par les lumières de Yan Godat est déjà une promesse de voyage.



Mais qui habite ce lieu étrange ? Quelle histoire va se raconter ? Clédat et Petitpierre ont invité deux interprètes hors normes pour se frotter à leur univers. Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil investissent l'espace sur la pointe des pieds et entament un dialogue qui infuse un burlesque irrésistible. Le premier est petit, fin, délié. Guillaume Drouadaine est un jeune performeur atteint de troubles du spectre autistique. Il a intégré en 2015 la troupe Catalyse rassemblant des artistes en situation de handicap. Le second, Fabien Coquil est grand, large et tout aussi à l'aise avec ce corps

massif. Surgit immédiatement l'image d'un couple qui serait les Laurel et Hardy d'un nouveau monde, sanglés dans des justaucorps qui se fondent dans le décor.



Ce qui se joue entre les deux protagonistes échappe. Clédats et Petitpierre nous égarent à dessein pour mieux installer le décalage, la drôlerie et l'absurde. Guillaume Drouadaine feuillette un album qui ressemble à un livre d'art, sollicitant son partenaire à coup de questions sur la peinture, sa nécessité, ses bienfaits supposés. Fabien Coquil y répond comme il peut par des truismes déconcertants avec une constante bienveillance. On bascule sans s'en rendre compte dans un autre univers proche du Samuel Beckett d'En attendant Godot tel un dialogue surréaliste dont la clef nous est finalement donnée : c'est de Magritte dont il s'agit. Et la pipe géante fait référence à son fameux tableau Ceci est une pipe. Les musiques choisies par Stéphane Vecchione laissent entendre un son que l'on dirait émis par un vieux transistor.

Reste à accepter ce récit sans queue ni tête largement improvisé qui refuse tout réalisme mais se construit comme un conte magique dans une constante incongruité. Apparaissent ainsi de drôles de bottes, des chapeaux melons, des canes. Tous ces objets semblent composés de ce même matériau et font se confondre l'animé et l'inanimé. Ainsi sommes-nous conviés dans un dédale mental, un rêve éveillé infiniment poétique. Clédats et Petitpierre n'aiment rien tant que déplacer la focale, offrir une autre entrée sur le monde. Il ne s'agit pas d'en gommer l'âpreté mais d'inventer un univers qui en serait la métaphore. Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil apprennent ainsi à s'entendre et à bouger avec la même gaucherie savamment travaillée !

Quand de nombreux artistes contemporains préfèrent ancrer leur travail dans le réel et utiliser leur expérience personnelle, Clédats et Petitpierre inventent des spectacles pour créer des émotions instantanées. Ils n'imposent pas une lecture unilatérale et font confiance aussi bien à leurs interprètes qu'au public. L'art de vivre se savoure avec gourmandise. C'est un moment « feel good » d'une grande beauté comme il y en a peu.

## L'art de vivre de Clédat & Petitpierre au Festival DañsFabrik

Par Nathalie Yokel

10.03.2026



© Yvan Clédat

Deviser, créer de nouvelles socialités, embrasser la douceur, la tendresse et l'humour : c'est *L'art de vivre* à la Clédat & Petitpierre au festival DañsFabrik, sous la houlette de René Magritte.



Le festival DañsFabrik, piloté par le Quartz de Brest, accueille depuis le 3 mars cinq jours intenses de créations, spectacles, rencontres, trainings, ateliers... Clédat & Petitpierre y créent un formidable *Art de vivre*, marquant l'entrée de la scène nationale dans le réseau des scènes inclusives.

### L'art comme artifice

On est au théâtre, mais la scène s'ouvre sur un gros plan très cinématographique : le visage de Guillaume Drouadaine, comédien et danseur de la troupe Catalyse, accroche la lumière avec allure, dans le mystère

de son regard d'une douceur infinie. A mesure que la musique s'affirme et se dramatise, pointe son sourire, se libère son cou au rythme d'une tranquille respiration. Un prélude qui ne présage pas la suite du spectacle : coupure au noir, et voici que se révèle la scénographie et les costumes, éléments puissants du travail d'Yvan Clédats et Coco Petitpierre. Un quadrilatère comme espace de jeu, flanqué d'une petite estrade en fond de scène, aux soubassements festonnés. Ici, tout est de bois blond. Ou plutôt d'un contreplaqué ou vinyle imprimé douteux aux limites du kitsch, dont les nervures de bois envahissent tout : sol, tissus, objets, costumes... Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil, aux justaucorps parfaitement assortis, se fondent littéralement dans le décor.

Dans cette harmonie poussée à son comble – jusqu'à en renverser la définition-même – c'est René Magritte qu'on invite : il est dans les pages du livre que tourne Guillaume, dans ses troublants questionnements, dans le chapeau melon, la canne ou la bougie ; il est dans le brillant exposé sur la pipe livré par Fabien. Il est également dans cette lenteur qui nous figure un rêve éveillé, une forme de monde parallèle où tout peut arriver. Là aurait pu s'arrêter la proposition du tandem de plasticiens chorégraphes, dont les précédentes œuvres traduisent un amour immodéré pour l'Histoire de l'Art. Nous voici dans une forme d'hommage à Magritte qui combine atmosphère, références, et univers plastique décalé propre à Clédats & Petitpierre.

### **Magritte, mais pas seulement...**

Mais ce qui se joue va bien au-delà. Le spectacle nous conquiert par l'imaginaire qu'il provoque et les infinies projections qu'il suscite. Guillaume et Fabien, par leur simple présence et leur corporéité dansante, semblent revenir de la tradition anglo-saxonne du duo comique, vue au music-hall et au cinéma. On pense très vite à Laurel et Hardy, puis, dans un moment de grâce totale porté par leurs voix fluettes dans la chanson *Underneath The Arches*, à Flanagan et Allen. De loin en loin, ils nous conduisent aux « sculptures vivantes » des plasticiens anglais Gilbert et George et leur performance de 1967, directement liée. A moins que ce soit dans leur travail photographique *There Were Two Young Men* en 1971 : deux hommes ton sur ton, se fondant dans le paysage, devisant tranquillement. C'est bien cela en effet que nous proposent les personnages de *L'art de vivre* ; une liberté d'être et de s'émerveiller le plus simplement du monde, mais qui viennent nous surprendre encore en dansant *L'Après-midi d'un Faune* de Nijinski ! Il y a tout lieu de penser que Magritte n'ait jamais vu la création de ce ballet... Mais 1912 marque pour le peintre le traumatisme de la noyade de sa mère dans la Sambre ; au moment où Nijinski franchissait un ruisseau comme unique saut de son fantastique et détonant ballet. Là encore, le ton sur ton du justaucorps fonctionnait à bloc, que le photographe Adolf de Meyer immortalisa ensuite dans une magnifique série. Guillaume et Fabien deviennent un Faune et une Grande Nymphe – autres sculptures vivantes, tiens donc ?! – touchants et drôles, aux relations simples et fluides.

### **Les jours heureux**

La pièce aurait pu aussi bien s'appeler *Les jours heureux* ou *Le temps de vivre*. On aime sincèrement voir ces deux hommes marcher simplement, et faire défiler des paysages imaginaires sous nos yeux, même esquisser des petits pas – portés par le montage et la création sonores de Stéphane Vecchione et le regard chorégraphique de Max Fossati. Quoi qu'il arrive, ils nous disent : « c'est comme ça », « c'est bien », et même, « la vie c'est bien »... et c'est beau ! Se dégagent de *L'art de vivre* une sorte de douceur bienvenue, une infime tendresse qui font un bien fou. Un apaisement, également, qui nous oblige à poser un regard simple sur ces deux hères qui traversent la vie et nous donnent les clefs d'un émerveillement réalisable, et d'une socialité disponible à tous les possibles.

Les 3 et 4 mars : Maison du Théâtre, Brest, Festival DañsFabrik

Les 28 et 29 avril : Le Théâtre, scène nationale de Mâcon

Les 11 et 12 mai : Théâtre public de Montreuil, Festival Les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis.

**Yvan, Coco, vous collaborez ensemble depuis plus de 30 ans. Comment fonctionne votre duo ? Comment définiriez-vous votre démarche artistique aujourd'hui ?**

La photographe Hilla Becher, à qui l'on demandait comment s'organisait le travail avec son mari Bernd, parlait d'un « dispositif amoureux ». Nous aimons beaucoup cette expression, parce qu'elle correspond assez bien à notre manière de travailler ensemble. Il y a là quelque chose de difficile à expliquer : les idées circulent entre nous de façon assez mystérieuse, presque silencieuse. Le travail se construit plutôt dans la vie quotidienne, dans une sorte de dialogue permanent. Nous sommes pourtant très différents l'un de l'autre. Mais ces différences nourrissent précisément le travail. Il y a souvent un mouvement de ping-pong : l'un propose quelque chose, l'autre le déplace, le transforme, l'approfondit. Sur le fond, notre démarche n'a pas tellement changé au fil des années. Depuis longtemps, le rapport entre sculpture et corps est au cœur de notre recherche. Les premières pièces que nous avons véritablement revendiquées ensemble étaient déjà des objets sculpturaux qui intégraient une présence vivante. Au départ, les corps, souvent les nôtres, étaient entièrement recouverts, comme absorbés par la sculpture. Peu à peu, ils se sont découverts, d'autres interprètes sont entrés dans le travail, et la parole a progressivement trouvé sa place. Mais l'enjeu reste le même : explorer cet endroit où la forme plastique rencontre le vivant. Ce qui nous intéresse toujours, c'est d'inventer des mondes de toutes pièces. Nous construisons des univers très artificiels, mais capables de produire des émotions bien réelles.

**Pourriez-vous revenir sur la genèse de votre nouvelle création *L'art de vivre* ?**

La genèse de *L'art de vivre* est d'abord liée à deux rencontres. Nous travaillions sur *Péplum*, un spectacle d'Olivier Martin-Salvan pour lequel nous étions responsables de la scénographie et des costumes. Ce projet réunissait un grand nombre d'interprètes, valides et non-valides. C'est dans ce contexte que nous avons découvert Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil. Guillaume est membre de la troupe Catalyse, une compagnie professionnelle réunissant des acteur·rices en situation de handicap aux profils très différents. Dès les premières répétitions, nous avons été frappés par la qualité de sa présence au plateau, notamment par sa grâce et sa temporalité si particulière. Dans le même temps, nous avons été immédiatement séduits par l'humour, la précision et l'imaginaire de Fabien, ainsi que par sa manière très juste d'interagir avec les interprètes de la troupe Catalyse. Très vite, il nous est apparu qu'il se passait quelque chose de fort entre eux. Leur manière d'être ensemble produisait une forme d'évidence. L'idée est alors née assez naturellement : imaginer une pièce pour eux deux.

**Pour ce projet, vous vous êtes très librement inspirés de l'univers de René Magritte. Quels potentiels plastiques et de mise en scène avez-vous pressenti dans son travail ?**

Magritte nous fascine depuis longtemps. C'est un artiste à la fois extrêmement populaire, dont les images sont connues de toutes et tous, et pourtant parfois regardées avec une certaine réserve par une partie du monde de l'art. Cette situation nous a toujours intrigués, car derrière l'apparente simplicité de ses tableaux se cache en réalité une pensée très complexe. Ce qui nous intéresse particulièrement dans son travail, c'est sa capacité à produire du mystère à partir d'éléments très simples. Chez Magritte, des objets très ordinaires sont associés d'une manière qui déplace immédiatement notre perception du réel. Les images semblent claires, presque évidentes, mais elles ouvrent en réalité des interrogations profondes sur le monde. Cette dimension nous touche, parce qu'elle rejoint ce que nous cherchons aussi dans notre travail : créer des situations où quelque chose agit sur le spectateur sans passer nécessairement par une explication. Une œuvre peut provoquer des émotions fortes tout en demeurant fondamentalement mystérieuse. En nous plongeant dans l'univers de Magritte, nous avons pourtant constaté quelque chose d'assez surprenant : ses tableaux résistent fortement à toute tentative de transposition dans l'espace. On pourrait imaginer qu'il suffit de reprendre les objets présents dans ses images pour les faire exister en volume, mais cela ne fonctionne pas vraiment. Chez lui, l'effet tient beaucoup à la peinture elle-même, à la manière dont les images sont construites sur la surface du tableau. Nous avons donc choisi de ne pas chercher à reproduire ses tableaux en trois dimensions. Il s'agissait plutôt de nous inspirer de son

imaginaire, de sa façon d'associer des éléments simples pour produire un trouble ou une forme d'étrangeté.

### **Pouvez-vous donner un aperçu de l'univers et de l'espace de *L'art de vivre* ?**

L'univers de *L'art de vivre* s'organise dans un espace qui fonctionne comme une aire de jeu autonome. Le sol est recouvert d'une moquette imprimée d'un motif de faux bois, que l'on retrouve également à différentes échelles sur les costumes et sur les objets. Ce faux bois traverse ainsi tout le plateau et crée une forme de continuité visuelle entre les corps, les accessoires et l'espace. Dans cet environnement apparaissent différents objets : une grande pipe, une bougie, une canne, des gants ou encore des chapeaux. Certains sont manipulés par les interprètes, mais d'autres restent simplement présents dans l'espace. Même si l'univers de Magritte a été une source d'inspiration importante, nous ne voulions surtout pas reproduire ses tableaux en volume. Ce qui nous intéressait était plutôt de nous inspirer de son esprit : cette manière d'associer des objets familiers pour produire un léger déplacement du réel. L'espace fonctionne ainsi à la fois comme un paysage mental et comme une forme d'intérieur imaginaire. Les deux interprètes y évoluent, s'y observent et inventent parfois de petites situations l'un pour l'autre. Le son, composé par Stéphane Vecchione, joue également un rôle important dans cet univers. Il ne se contente pas d'accompagner les actions : il crée des sensations et des profondeurs qui participent à donner vie à l'espace.

### **Comment avez-vous initié le processus de recherche avec Guillaume et Fabien ?**

Comme souvent dans notre manière de travailler, certaines choses sont très précises dès le départ, notamment l'espace, les objets ou les costumes, tandis que le vivant se révèle progressivement pendant les répétitions. Le spectacle se construit en général au contact des interprètes et de ce qui apparaît sur le plateau. Cette manière de travailler est importante pour nous, parce qu'elle permet aux interprètes d'entrer immédiatement dans un univers concret. Les objets deviennent alors de véritables partenaires de jeu. Une question importante pour nous était de ne pas faire du handicap le sujet du spectacle. Ce qui nous intéressait était de travailler avec Guillaume pour ce qu'il est comme interprète, pour la singularité de sa présence et de son rapport au plateau. Nous voulions éviter toute forme de regard vertical ou de compassion qui aurait orienté la pièce dans une direction qui ne nous semblait pas juste. La présence de Fabien était essentielle dans ce processus, parce que leur relation repose sur une véritable égalité. Leur amitié est très forte, nourrie d'humour, de confiance et d'une grande attention l'un envers l'autre. À partir de là, le spectacle s'est construit progressivement autour de leur relation et de leur manière d'habiter ensemble le plateau. Cette figure du duo nous intéressait beaucoup. Le travail de Gilbert & George nous a d'ailleurs inspirés, notamment dans leur manière de penser le duo comme une forme artistique à part entière. Chez eux, le duo n'est pas simplement une collaboration : il devient presque une figure, une entité artistique en soi. Cette idée faisait écho à la relation entre Guillaume et Fabien.

### **Dans cette pièce, le texte occupe une place plus importante que dans vos créations précédentes. Comment cette dimension s'est-elle imposée dans le processus de création ?**

En réalité, nous n'avions pas du tout anticipé l'importance que le texte allait prendre dans le spectacle. Nous avons apporté un livre consacré à Magritte en studio, et en le parcourant Guillaume s'est mis à improviser des phrases à partir des images. Cela nous a beaucoup surpris, car l'improvisation verbale n'est pas un endroit dans lequel il se sent habituellement très à l'aise. Ces improvisations ont fait surgir une série de questions très libres sur le monde, souvent simples dans leur forme mais très riches dans ce qu'elles ouvrent. Ces questions sont progressivement devenues un élément structurant de la pièce. La relation entre Guillaume et Fabien s'est développée autour de ce principe de questions et de réponses. Cette dynamique nous a beaucoup intéressés, car elle produisait une forme de dialogue très simple, presque naïve, mais capable d'ouvrir des perspectives assez profondes. Peu à peu, le spectacle s'est construit autour de ces échanges et de la relation très particulière qui se déploie entre les deux interprètes.

### **Vos pièces semblent ouvrir des portes vers d'autres imaginaires. Ces espaces de fiction sont-ils, pour vous, une façon de résister au réel ?**

Nos spectacles naissent souvent du plaisir d'inventer des mondes, avec leurs propres règles, leur temporalité et leur logique interne. On ne peut pas dire que notre travail soit directement porté par des questions politiques ou sociales, mais elles ne sont jamais complètement absentes. Dans *L'art de vivre*, par exemple, la présence de Guillaume introduit naturellement la question de l'altérité. Mais cela ne

nous a jamais intéressés de « parler du handicap » comme d'un sujet. Ce qui nous importait était plutôt de regarder comment différentes manières d'habiter le monde peuvent se rencontrer sur un même plateau. Et d'ailleurs, sur scène, cette singularité n'est pas visible. Depuis longtemps, notre travail est traversé par cette curiosité pour l'altérité, parfois à travers l'invention de créatures, parfois à travers des interprètes dont la présence change notre manière de regarder. Inventer des mondes devient alors une manière d'élargir le réel et de faire apparaître d'autres façons de l'habiter.

Cet entretien est librement accessible, mais il reste protégé par le droit d'auteur. Toute reproduction, représentation, diffusion ou adaptation, intégrale ou partielle, est interdite sans l'accord préalable et écrit de l'auteur. Pour toute demande d'autorisation, merci de me contacter.

Les 28 et 29 avril 2026, Scène nationale de Mâcon

Les 11 et 12 mai 2026, Rencontres Chorégraphiques Internationales, Théâtre Public de Montreuil

Les 23 et 24 juin 2026, Théâtre national Bordeaux Aquitaine, CND Camping

## Cultiver « L'art de (bien) vivre » selon Clédat & Petitpierre

Par Marie Plantin

13.05.2026



Photo Yvan Clédat

**Spectacle d'ouverture des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, *L'art de vivre* place le festival sous le signe du bonheur, de l'incongruité et d'une danse qui saille en éclats et en énigmes, imprévisible et l'air de rien. Le duo de Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil fonctionne à merveille et dessine les contours d'un monde à inventer, imprégné d'art et d'étonnement, de curiosité et de comédie musicale.**

D'abord, il y a le noir, velouté et profond, un noir de théâtre et de nuit sans étoiles ; puis apparaît Guillaume Drouadaine, comédien de la troupe Catalyse depuis plus de dix ans, silhouette juvénile dont on n'aperçoit au début que le visage de lune dans la lumière pâle. Il esquisse un sourire énigmatique sur une musique de cinéma avant de fermer les yeux, rêveur. Son front lisse semble immense, sa tête tourne sur elle-même et c'est un astre qui fait sa révolution cosmique ; puis il revient sur son axe, sa main caresse sa face, sa bouche s'ouvre en un cri silencieux. **Ainsi commence *L'art de vivre*, dans le presque rien.** Et pourtant, ce visage est un paysage où l'on se met à scruter la moindre expression, magnétique à l'image de son interprète qui se dédouble bientôt en un duo gémellaire. Une réinterprétation scénique et surréaliste de Laurel et Hardy version Clédat & Petitpierre.

**Ici, la scénographie est reine, elle fait corps avec les comédiens et la représentation qui en découle.** Comme un moule où se fondre, c'est un plateau imitation bois qui assume d'être une copie, un trompe-l'œil qui en reproduit en surface les veinures couleur crème et caramel, mais pas la texture. Ceci n'est pas un parquet, mais sa reproduction théâtrale. Deux créatures habitent cet espace-temps singulier, figures de dessin animé, pantins philosophes, héros de comédie musicale. Il y a celui qui questionne et celui qui répond en un ping-pong évanescent de questions/non-réponses, aussi déceptives dans les réactions répétitives et nonchalantes que réflexives et métaphysiques. **C'est un couple de théâtre jubilatoire et attachant comme il existe des duos de cinéma mythiques.** L'un des deux feuillette un livre de reproductions d'œuvres de Magritte comme une clef pour appréhender l'univers visuel qui se

déploie et joue avec nous, tandis que des objets, tout droit sortis d'un tableau du peintre belge, assoient leur présence en forme de devinettes : une bougie molle rehaussée de sa flamme orangée, une pipe géante qui se met à fumer des cascades de brouillard, des chapeaux melon qui s'élèvent et flottent, une canne.

**Tout n'est que candeur et naïveté enfantine dans ce monde qui tourne sur lui-même dans le vase clos de son décor tout en ouvrant un hors champ permanent.** Il y a les images visibles, tactiles et concrètes que notre regard embrasse et les images invisibles, mentales et référentielles, qui nous traversent. Car le spectacle s'inspire clairement des œuvres de Magritte, convoque des éléments récurrents dans ses toiles – la femme couleur ciel, les pommes, les fenêtres ouvertes, la colombe... –, mais il puise également dans le répertoire chorégraphique des Ballets russes avec le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy dansé par Nijinsky, dont on reconnaît et la musique et la gestuelle, jusqu'à cette apparition finale de deux Pinocchio sur la *Birichinata* de Fiorenzo Carpi rendue célèbre par la bande originale du film de Luigi Comencini.

Ainsi, le spectacle avance et fonctionne comme une toile de Magritte, entre associations d'idées et équations visuelles, combinaisons inattendues d'objets entre eux, agencement vivifiant de phrases et de motifs. Dans cet *Art de vivre* couronné par *L'Hymne à la joie* de Beethoven mixé à une création sonore signée **Stéphane Vecchione**, qui oscille entre musique de violons symphonique et vrombissante, morceau de crooner rehaussé de chœurs d'enfants, et nappes cinématographiques où s'invitent bruits d'hélicoptère et ressac des vagues, on fait l'expérience du passage de la surface plane aux trois dimensions, de l'art pictural à l'art vivant, de la chanson fredonnée en live à voix basse au traitement sonore et à la spatialisation immersive du son. Et **dans cet univers éminemment plastique où priment la composition et la dimension esthétique, habitent les inénarrables Fabien Coquil et Guillaume Drouadaine, tout de charme et de grâce, qui accordent leurs présences dans leur complémentarité et leur complicité évidente.** Ils semblent prendre un malin plaisir à évoluer dans ce cadre imaginaire, à distiller leurs répliques au compte-gouttes et à dessiner leur corps dans le tableau, tout en légèreté, accélérations impromptues et élans dansés. Bienheureux dans leur biotope pictural sculpté par le bruitage amplifié d'un parquet qui craque sous leurs pas. Cultivant l'étonnement et l'émerveillement comme un art de bien vivre et le trompe-l'œil comme une définition du théâtre.

Marie Plantin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

#### **L'art de vivre**

**Mise en scène, chorégraphie, scénographie, costumes Yvan Clédat, Coco Petitpierre**

**Avec Guillaume Drouadaine de la troupe Catalyse, Fabien Coquil**

**Création sonore Stéphane Vecchione**

**Création lumière Yan Godat**

**Dramaturgie Baudouin Woehl**

**Regard chorégraphique Max Fossati**

**Réalisation des éléments scéniques Yvan Clédat, Coco Petitpierre**

**Assistanat à la réalisation textile Anne Tesson**

**Production TWENTYTWENTY**

**Coproduction Centre National pour la Création Adaptée – Morlaix ; Le CN D Centre national de la danse ; Le Théâtre, Scène nationale de Mâcon ; Les Subsistances ; Le Quartz – Scène nationale de Brest ; Théâtre Public de Montreuil – CDN ; les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ; Théâtre de Cornouaille – Quimper**

**Soutiens Fondation d'Entreprise Hermès ; Région Bretagne**

**Durée : 1h**

*Théâtre Public de Montreuil – CDN, dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis*

*les 11 et 12 mai 2026*

*tnba – Théâtre national de Bordeaux Aquitaine, dans le cadre de Camping 2026 les 23 et 24 juin*



## L'art de vivre, de Clédat & Petitpierre, au TPM – Théâtre Public de Montreuil, dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis

Par Nicolas Thevenot

19.05.2026

**L'art de vivre** ou l'art de la joie. Si la scénographie de Clédat et Petitpierre est taillée avec la perfection d'un crayon, alors Guillaume Drouadaine et Fabien Coquil en sont incontestablement les bonnes mines, infiniment réjouissantes. **L'art de vivre**, et c'est une première leçon, se distille l'air de rien, et c'est pourtant un air souverain tant il gouverne en profondeur à nos émotions et nous arrime au vibrato de cette pièce, toute musicale, aussi léger qu'un bruissement de feuillage. Leurs visages, tel celui offert en ouverture, ovale muet, yeux fermés, puis ouverts, enfin levés au ciel, s'illuminant d'un imperceptible et pourtant immense sourire, composent la lorgnette qui nous fait voir au-delà ou au travers de la surface des images. Cette délicate et sensible entrée en matière sera notre alerte boussole, toute mobile. D'un visage émergé des ténèbres, Clédat et Petitpierre font advenir un imaginaire comme un pop-up d'album. Dans ce geste simple et saisissant, il y a la croyance déployée en acte que le monde entier, que l'entièreté de la vie, se retrouvent, précisément, dans un seul être et qu'il est lui-même la clef d'un infini.

De quel bois sommes-nous faits ? Sol, estrade, canne, chapeau, vêtements, tout paraît émaner de la même essence. Le hêtre se fait la peau de l'être. Univocité d'un espace moniste dont les veines cernent tout le visible hormis des chaussettes et le tuyau d'une pipe, identiquement noirs. Tout est de mèche pourrions-nous ajouter dans une dernière inspiration, alors qu'elle brûle justement à cour. Ceci n'est pas une pipe, mais il n'empêche : le temps se consume dans la litanie d'un quotidien s'égrenant et variant délicieusement ses répétitions. L'univers plastique, particulièrement graphique, troublant et surréaliste, instaure un muet dialogue avec le peintre des illusions et des imaginaires contendants, René Magritte. C'est d'ailleurs une de ses monographies que l'un des deux compères parcourt page à page tandis que le regard de l'autre s'abîme dans l'obscurité qui assiège leur planche de salut. **L'art de vivre** est peut-être à chercher entre néant et artifice. Le vrai hésite quelque part entre le faux et le vide. Dans ce no man's land, ces deux-là, bien vivants, ne sont pas Laurel et Hardy, ni Bouvard et Pécuchet. Pour autant, ils forment un duo inédit, inoubliable, nous séduisant de la plus belle des façons, nous touchant en plein cœur. Ils produisent la vérité d'une amitié, faite de peu et de riens, où les arguties riment avec minutie, où les mots, rares, ne sont jamais plus hauts les uns que les autres, mais forment la partition d'une petite musique réconfortante, régulièrement conclue avec cet inénarrable « c'est bien ». Ils sont le pépiement des oiseaux, le souffle du vent dans un roseau sauvage, ils sont le prélude à l'après-midi de deux faunes, ils sont l'écume du vivant. **L'art de vivre** est prodigieux en ce qu'il fait du détail et de l'infime une gloire habituellement inaperçue, avec lui nous nous repaissons du mineur, pétris d'une ineffable langueur. **L'art de vivre** est une marqueterie d'affects ténus, de conversations qui sous couvert d'insignifiance se font le porte-voix d'une philosophie essentielle. « Je vais mettre mes bottes », « Je te zippe ? », ... ce terre-à-terre enrachine l'effet comique au plus près de la vie, et de l'anodin refait le monde.



Intemporels, nos héros des temps modernes marchent dans les traces-palimpsestes du cinéma muet et de la comédie musicale, par un affleurement aussi délicat qu'un bourgeon au printemps. La pièce suit le rythme des émotions comme des saisons que l'on se fait une joie de retrouver avec une rassérénante régularité. Les conversations s'animent d'un mouvement perpétuel qui jamais ne cale mais se fait simplement silencieux par intermittence. La vitalité tressaille par ces changements de rythme virtuoses, où, sans crier gare, les gestes et mouvements jusque-là extrêmement détachés s'effectuent dans un battement d'ailes. **L'art de vivre**, magistralement porté par ses deux interprètes, offre non seulement une belle leçon de vie mais tout autant une incroyable leçon d'art théâtral : le jeu atteint ici des sommets où les émotions passent sur les visages comme des nuages, formant leurs paysages à perte de vue.



**L'art de vivre**, mise en scène, chorégraphie, scénographie, costumes : Yvan Clédat, Coco Petitpierre  
Avec : Guillaume Drouadaine de la troupe Catalyse, Fabien Coquil  
Création sonore : Stéphane Vecchione  
Création lumière : Yan Godat  
Dramaturgie : Baudouin Woehl  
Regard chorégraphique : Max Fossati  
Réalisation des éléments scéniques : Yvan Clédat, Coco Petitpierre  
Assistanat à la réalisation textile : Anne Tesson  
Photos de l'article : @ Yvan Clédat